

se joignit un engourdissement et un manque de circulation tel que la jambe était presque continuellement froide comme la glace. La faiblesse alla en augmentant jusqu'à la fin d'avril 1883. A cette époque, j'étais si mal que je ne pouvais guère marcher sans le secours de quelqu'un ; je n'éprouvais pourtant aucune douleur dans le côté malade. Ma supérieure trouva opportun d'essayer des traitements ; elle m'envoya donc à l'infirmerie où les soins les plus intelligents, les plus attentifs et les plus charitables me furent prodigués. Deux médecins s'accordèrent à dire que la dyspepsie amenait tout ce désordre physique.

On essaya de tout pour me remettre ; tout échoua ; et, les médicaments, loin de rendre la vigueur au côté affecté, ne pouvaient même l'empêcher de diminuer de jour en jour. Le 30 mai on m'envoya à la campagne, d'après le conseil du médecin, espérant que le bon air amènerait une réaction favorable. Je devais y suivre les prescriptions du docteur comme je le faisais depuis deux mois.

Au bout de trois semaines aucun mieux ne se faisait sentir, et je fis à Dieu le sacrifice qui me coûtait tant : celui de me résigner à rester infirme le reste de ma vie.

Après cet acte je me dis : " Je vais encore essayer de prier sainte Anne ; le bon Dieu ne peut me défendre de demander à guérir, si c'est sa volonté sainte. "

Nous nous mîmes en prières toutes les SS. de la résidence et toutes les élèves ; le bon Dieu inspira une personne éminemment charitable de me prêter une relique de la bonne sainte Anne, que je gardai près de de deux mois. Pendant les 4 premiers jours de la neuvaine, même faiblesse, sinon plus grande, et toujours incapacité de marcher ; le sixième jour, la jambe se réchauffa un peu ; le 7ème jour, je pouvais marcher en m'appuyant un peu moins ; le 9ème